

(...)

Je les retrouvai sur le paquebot, mes réfugiés.

Ce paquebot répandait, lui aussi, une légère angoisse.

Ce paquebot transbordait, d'un continent à l'autre, ces plantes sans racines.

Je me disais : «Je veux bien être un voyageur,

je ne veux pas être un émigrant. J'ai appris tant de choses chez moi qui ailleurs seront inutiles.» Mais voici que mes émigrants sortaient de leur poche leur petit carnet d'adresses, leurs débris d'identité. Ils jouaient encore à être quelqu'un.

Ils se raccrochaient de toutes leurs forces à quelque signification.

«Vous savez, je suis celui-là, disaient-ils... Je suis de telle ville...

L'ami d'un tel... Connaissez-vous un tel?»

Et ils vous racontaient l'histoire d'un copain, ou l'histoire d'une responsabilité,

ou l'histoire d'une faute ou n'importe quelle autre histoire qui les pût relier

à n'importe quoi. Mais rien de ce passé, puisqu'ils s'expatriaient, n'allait plus

leur servir. C'était encore tout chaud, tout frais, tout vivant, comme le sont

d'abord les souvenirs d'amour. On fait un paquet des lettres tendres. On y joint

quelques souvenirs. On noue le tout avec beaucoup de soin. Et la relique d'abord

développe un charme mélancolique. Puis passe une blonde aux yeux bleus,

et la relique meurt.

Car le copain aussi, la responsabilité, la ville natale,

les souvenirs de la maison se décolorent, s'ils ne servent plus.

Ils le sentaient bien. De même que Lisbonne jouait au bonheur, ils jouaient à croire qu'ils allaient bientôt revenir. Elle est douce, l'absence de l'enfant prodigue!

C'est une fausse absence puisque, en arrière de lui, la maison familiale demeure.

Que l'on soit absent dans la pièce voisine, ou sur l'autre versant de la planète,

la différence n'est pas essentielle. La présence de l'ami qui en apparence s'est

éloigné, peut se faire plus dense qu'une présence réelle. C'est celle de la prière.

Jamais je n'ai mieux aimé ma maison que dans le Sahara. Jamais fiancés n'ont été plus

proches de leur fiancée que les marins bretons du XVIIe siècle, quand ils doublaient

le cap Horn, et vieillissaient contre le mur des vents contraires. Dès le départ

ils commençaient déjà de revenir. C'est leur retour qu'ils préparaient de leurs

lourdes mains en hissant les voiles. Le chemin le plus court du port de Bretagne

à la maison de la fiancée passait par le cap Horn. Mais voici que mes émigrants

m'apparaissaient comme des marins bretons auxquels on eût enlevé la fiancée bretonne.

Aucune fiancée bretonne n'allumait plus pour eux, à sa fenêtre, son humble lampe.

Ils n'étaient point des enfants prodiges. Ils étaient des enfants prodiges

sans maison vers quoi revenir.

Alors commence le vrai voyage, qui est hors de soi-même.